

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

IX

LE BAL.

(Suite.)

—Après ce qui s'est passé entre son père et lui ce matin ! s'exclamaient les plus sceptiques.

—Ce ne peut être que Rafael Trujillo, le fils du meunier, dit sentencieusement celui qui voulait paraître le mieux informé.

—Ou bien Roch le sacristain, glissa malicieusement celui qui voulait passer pour le plus plaisant.

—Le frère du Linot ! s'écria-t-on en chœur, en appuyant cette interjection ironique d'un long éclat de rire.

—Que ce soit n'importe qui, le fait est que c'est quelqu'un, reprit le paysan sentencieux.

—Silence ! cria l'un des musiciens, un peu vexé de voir que l'on accordât à ceux qui venaient du dehors plus d'attention qu'aux figures de la danse.

Le rappel à l'ordre du râcleur de violon produisit son effet. Les chuchotements, les conversations cessèrent, et la foule s'ouvrit pour livrer passage aux arrivants qui faisaient depuis quelques minutes l'objet de ces divers commentaires. Grâce à la tante Paca, mise dans la confiance, le fils de l'alcade avait échangé la prosaïque redingote, qu'il portait en entrant au village, contre le poétique costume des montagnes, et il se retrouvait au milieu des jeunes gens de la Chênaie comme s'il ne les eût jamais quittés, et comme s'il n'eût point dû se séparer d'eux.

Jovial, ragaillard, Diégo paraissait avoir oublié tous ses soucis. Il serrait la main avec effusion à tous ceux qu'il rencontrait, et telle était au fond l'amitié de tous les paysans pour le fils d'Angèle, que pas un d'eux ne se souvenait des menaces proférées quelques heures auparavant par don Gaspard.

Les anciens de la Chênaie s'étaient groupés devant la boutique du barbier. C'est vers ce point que se dirigea Roch, laissant Marie et Diégo dans la foule.

Un grand vieillard à barbe blanche, qui avait vu naître tous ceux qui étaient présents à la fête, faisait fonction de doyen d'âge. Il était assis dans le siège réservé qui servait de fauteuil de la présidence. Quand tout le monde fut installé, il donna de la main le signal de la fête, à laquelle on n'avait fait jusqu'alors que préluder.

—Dansez, mes enfants, dit-il. A la Saint-Jean joie et liesse pour tout le monde.

Le sergent Robreno, mis en humeur, était monté sur l'estrade de l'orchestre et battait des deux mains pour animer les danseurs. Mais, par une contradiction toute naturelle, sa démonstration chaleureuse produisit une impression tout opposée à celle qu'il attendait, en ce sens qu'elle attira les regards sur lui et porta une vingtaine de jeunes fous à crier à tue-tête :

—Chantez, chantez, hé ! sergent, chantez !

Robreno, un peu étourdi par cette invitation

répétée sur un rythme cadencé, comprit qu'il lui eût été difficile de se tirer par un subterfuge du piège où l'avait poussé son excès d'enthousiasme. Aussi, comme il était bon enfant, il ne se fit pas prier et entonna, aux applaudissements frénétiques de l'assistance, une vieille chanson picaresque. Danseurs, spectateurs et musiciens riaient à gorge déployée des contorsions que faisait le brave sergent pour joindre la mimique aux paroles.

Un seul pourtant parmi les auditeurs restait bouche close, l'air défait et contristé. Il ne dansait pas, il ne prenait pas garde à ce qui se passait, il se trouvait mêlé à la fête, mais il n'en faisait point partie.

« Pauvre Koch ! De temps à autre, son regard triste et mélancolique s'arrêtait sur le couple qui tournoyait, enlacé, dans la ronde, et qui paraissait, en ce moment, ivre de bonheur. Diégo et Marie, maintenant que leur secret appartenait au village tout entier, ne songeaient plus, avec l'égoïsme propre à l'amour, qu'à leur prochaine union, et telle était l'exaltation de leur imagination qu'ils oubliaient, l'un et l'autre, combien la réalité leur réservait à tous deux de cruelles souffrances.

Dans leurs physionomies le sacristain, lui, ne lisait que la joie. Cependant il les contemplait sans envie. Sans doute cet amour hautement avoué, dont toute la Chênaie était témoin, devait briser à jamais toutes les illusions, toutes les espérances du pauvre enfant trouvé, et devant cette certitude, tout autre que lui eût rugi de désespoir. Mais Roch ne s'occupait que de Marie, et il se disait que l'amour véritable doit pouvoir aller jusqu'à cet extrême sacrifice.

La curiosité des paysans était satisfaite ; tous les commentaires étaient désormais inutiles. Marie et Diégo étaient, à dater de ce jour, fiancés. Ainsi le voulait la coutume, et personne n'eût osé y redire. Aussi le bal avait-il bientôt repris son animation accoutumée, ce qui n'empêchait pas quelques-uns des anciens de hocher la tête en se demandant si Marie avait bien ou mal fait de promettre sa main à un jeune homme : Tout fils d'alcade qu'il est, disait-on, il se trouve présentement dans une position encore plus critique que celle de Cosme Nogalès, le pauvre diable irrévocablement appelé à partir pour la guerre.

A ce moment, l'un des musiciens qui s'était penché vers Robreno, lui dit quelques mots à l'oreille. Le sergent eut l'air étonné, mais le ton sincère de son interlocuteur le décida à céder au désir qu'on lui exprimait. D'une voix forte il chanta, accompagné par les instruments :

Hé ! hé ! tra rira rira !
Dis-moi, Gil, pourquoi tu bouges ?
Hé ! hé ! tra rira rira !

C'est la nièce du curé,
Hé ! hé ! tra rira rira !
Qui nous montre ses bas rouges.
Hé ! hé ! tra rira rira !

Pourquoi, Gil, es-tu navré !
Hé ! hé ! tra rira rira !
Gil s'est mis en frais d'ocillade,
Hé ! hé ! tra rira rira !
Mais la belle a préféré
Hé ! hé ! tra rira rira !
Diégo, le fils de l'alcade.
Hé ! hé ! tra rira rira !

Pauvre Gil, il en mourra.
Hé ! hé ! tra rira rira !
A Pâque on les mariera,
Hé ! hé ! tra rira rira !

Marie rougit. Diégo la regarda en souriant. La foule hissa le couplet picaresque en répétant :

A Pâque on les mariera,
Hé ! hé ! tra rira rira !

En même temps des hurrahs, des battements de mains se firent entendre de toutes parts, et les musiciens, redoublant de zèle, raclèrent leurs violons à briser leurs archets.

—Je ne croyais pas Marie aussi sournoise, dit malicieusement un des anciens qui était assis à côté du président.

—Il n'est fille si sage qui ne soit sournoise en amour, mon cher Bautista, répondit le vieillard ; je gage qu'hier encore l'abbé ignorait le secret de la petite, et qu'elle ne l'avait pas choisi pour confident. Ils s'aiment ; qui peut s'y opposer ? C'est la volonté de Dieu, ce doit être celle des hommes.

—Et que va dire de cela l'alcade ?

—Qui sait ? mais il est probable que, suivant l'usage, l'abbé ira demain matin lui demander son consentement.

—Mauvaise commission.

—Assurément.

—Don Gaspard semble bien décidé à laisser partir le jeune homme. Quand je pense que l'année dernière, pour faire libérer mon José, j'ai vendu ma vigne et mon pré, et je n'ai gardé qu'un coin de terre ; mais, en somme, mon fils était mon fils.

Et le vieux paysan essuya une larme en songeant au sacrifice qu'il avait dû faire pour sauver son enfant, car, à cette époque, l'empêcher de servir sous les drapeaux, c'était l'arracher à une mort presque certaine.

—Que voulez-vous ? répondit Bautista, tous les hommes ne voient pas les choses de la même manière.

—Mais, le barbier, qui depuis un quart d'heure brûlait de se mêler à la conversation, s'il part pour l'armée, que fera-t-elle ?

—Elle fera, dit Bautista, ce qu'a fait défunte Blaise ma pauvre femme, que Dieu ait son âme, elle attendra jusqu'à Pâques ou à la Trinité.

—L'abbé Juan paraît ne pas désespérer de sauver Diégo, repartit le barbier ; il lui reste quelques amis à Salamanque et ailleurs, on verra bien. Et puis il y a toujours, comme dit l'abbé, la miséricorde divine, qui ne livrera pas au désespoir deux cœurs aimants et bons.

—Ce qu'il y a de plus fâcheux, objecta Bautista, c'est que le jeune homme n'est pas tout à fait aussi bon qu'il en a l'air. N'a-t-on pas conté de lui pis que pendre, et ne sont-ce point ses folies de Salamanque qui ont mis son père en colère ?

—Folies de jeunesse, dit le vieillard qui présidait ; folies condamnables sans doute, mais pour lesquelles on ne saurait point être inexorable, s'il s'en repent. Ce jeune homme n'est pas mauvais, il est de l'étoffe dont on fait avec du calme et de la patience un honnête homme. La tyrannie de son père le pousse à l'exaspération. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.

—Soit ; mais franchement, Marie eût pu faire un choix plus heureux.

—Oui et non. L'avenir nous l'apprendra. Aujourd'hui, ce qui est fait est fait.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, la nuit était venue, et le président de la fête jugea convenable de donner, suivant la coutume, le signal du départ général. Les musiciens raclèrent un air, et les danseurs se séparèrent.

Robreno avait à cœur d'éclaircir un point qui restait obscur dans son esprit. Il arrêta par le bras un des paysans qui s'en allait.

(A suivre.)